

LA PETITE SIRÈNE :
DU CONTE DE HANS-CHRISTIAN ANDERSEN
À LA PIÈCE DE MARGUERITE YOURCENAR.
LA RÉÉCRITURE D'UN MYTHE

par Maria CAVAZZUTI (Université de Modène)

Le mythe de la sirène sous-tend deux traditions : l'une renvoie à l'âge classique et aux bestiaires médiévaux, l'autre aux légendes nordiques. La première, la tradition grecque, dessine la sirène, femme-poisson ou femme-oiseau, comme une créature de frontière des mondes, le terrestre, l'aquatique, l'aérien. Sa nature méchante et porteuse de mort y est particulièrement marquée. La sirène est représentée comme un démon littoral qui exerce sur l'homme une double séduction, celle de la beauté et celle du chant ; elle charme, endort et donne la mort à la victime désignée. Malgré le renvoi explicite que Yourcenar fait au conte d'Andersen¹, le début de la pièce semblerait nous ramener à la tradition grecque, non seulement par les incursions que l'écrivain fait faire à ses personnages sur les côtes de la Sicile ou en Egée², mais plus encore à cause de la férocité de ses créatures marines, la Petite Sirène exceptée. "[...] nous sommes la matière des ténèbres, – chantent les sirènes – la luisante noirceur, les yeux verts du gouffre [...] nos voix aiguës jaillissent et chantent, seul cri des vagues silencieuses [...] nous rôdons dans les forêts submergées [...]. Nous fondons comme des requins sur le corps des naufragés..." (PS, 151). Ce portrait des sirènes peint une férocité que nous ne remarquons pas chez Andersen, où la bonhomie bourgeoise de la reine mère, une femme avisée qui tient la maison depuis la mort de sa belle-fille, la frêle naïveté des jeunes sirènes, l'ambiance féerique de l'endroit font oublier la cruauté du mythe méditerranéen et dissipent

¹ Cf. à ce propos le sous-titre de la *Petite Sirène* et la " Chronologie " des *Œuvres romanesques* (O R, p. XXIII). Marguerite YOURCENAR, *La Petite Sirène*, divertissement dramatique d'après le conte de Hans-Christian Andersen, *Théâtre I*, Paris, Gallimard, Collection Blanche, 1971. (Titre abrégé par la suite en PS. Les numéros entre parenthèses dans le texte renvoient à cette édition).

² " [...] nous sautons [...] comme des dauphins, sur les rochers de la Sicile [...] " ; "[...] je me suis aventurée jusqu'à cette mer [...] que les marins nomment Egée", (PS, p. 151 et p.153).

l'atmosphère d'effroi qui caractérise souvent les légendes nordiques³. Chez Andersen, même la sorcière des eaux a une attitude maternelle. Son portrait est, à la fois, grotesque et tendre : le crapaud qu'elle fait manger dans sa propre bouche est comparé à un petit canari ; elle appelle les grasses couleuvres d'eau "ses petits poussins". Comme toute mère elle connaît les désirs de son enfant : "Je sais bien ce que tu veux" (*Ct*, 74), dit-elle à la Petite Sirène ; comme toute mère elle est consciente aussi qu'elle ne peut pas soustraire la Sirène à son destin : "c'est stupide de ta part! Tu feras à ta volonté tout de même [...]" (*Ct*, 74). Elle ne peut que prévenir la Sirène contre les dangers auxquels elle s'expose : "ta queue se divisera et se rétrécira [...] cela fait mal, c'est comme si une épée acérée te transperçait" (*Ct*, 74). Pour obtenir la boisson magique la Sirène doit payer un prix : sa propre voix ; de son côté la sorcière mêle à la potion son propre sang et c'est sa propre poitrine qu'elle égratigne pour faire "dégoutter son sang noir" (*Ct*, 76). Dans la pièce de Yourcenar le sang à verser, nécessaire pour réussir la transformation, est celui de la Sirène : "[...] je raclerai tes écailles – dit la sorcière – [...] quand le liquide aura monté trois fois, je le jetterai sur ta queue saignante" (*PS*, 156)⁴.

Or, tout sacrifice est accompli grâce au sang de la victime qui scelle le pacte et donne vie à un nouveau type de rapports et à une existence nouvelle. Dans le conte danois le sang de la Sirène n'est pas versé ; la "sorcière maternelle" lui prête le sien afin que le rite donne naissance à une nouvelle créature, à une vie neuve dans laquelle la jeune fille, qu'est devenue la sirène, espère acquérir une âme immortelle, grâce à un fidèle amour humain. Chez Yourcenar le rite garde sa cruauté. Le prix de la transformation n'est pas seulement la voix, mais le symbole même de la vie, le sang de la Petite Sirène. Il s'agit donc d'un autoholocauste, d'une automutilation, d'une abjuration de sa nature et de ses origines. "Je voudrais regarder l'océan de loin [...] en étranger ignorant les secrets de l'abîme..." (*PS*, 154), s'exclame la Sirène. Un sacrifice et une trahison suprêmes pour vivre une aventure

³ Cf. Hans-Christian ANDERSEN, *Contes*, Paris, Gallimard, Folio classique, 1994, p. 58-59. (Titre abrégé par la suite en *Ct*. Les numéros entre parenthèses dans le texte renvoient à cette édition). Chez Andersen, l'effroi ne s'empare pas du lecteur comme dans *Ondine* de La Motte Fouqué qui inspire, tout probablement, le conte danois. Dans les premières pages du conte allemand, de mystérieuses présences, selon toute probabilité des elfes, s'accompagnent, en effet, de doubles créatures, issues des fleuves et des lacs, hantent la forêt et effraient les voyageurs.

⁴ La sorcière d'Andersen joue un rôle sacrificiel semblable à celui de la mère dans l'accouchement ; chez Yourcenar le prix de la naissance, le sang, est payé par l'enfant lui-même.